

Martine Bocquet, *Sur les traces du signe avec John Deely, une histoire de la sémiotique*
Limoges, Lambert-Lucas, 2019, 200 pages

Alain Mille

<https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.26124>

1 L'auteure déroule l'œuvre de John Deely, peu traduite en français. Elle s'attache donc à limiter l'interprétation et à reprendre, en les rephrasant au mieux, les textes de l'auteur. La bibliographie est bien mise en scène, avec de nombreuses références directes aux travaux de 1966 à 2009, et indirectes en reprenant le plus souvent les références de J. Deely, conformément au souci d'authenticité du récit qu'elle entreprend. La lecture est exigeante, l'identification du fil déroulé par J. Deely, ardue. Il faut insister longtemps avant de découvrir l'originalité de la pensée du philosophe. Le lecteur aurait apprécié que l'auteure lui facilite la tâche dans cette quête de compréhension de cette pensée. J. Deely a construit cette histoire de la sémiotique en relation étroite avec le contexte philosophique et savant de chaque époque. Le plan est chronologique et couvre la co-émergence du signe et de la pensée philosophique. Seule l'histoire du monde occidental est considérée : de la Grèce au postmodernisme contemporain.

2 L'introduction est utile, car elle donne des clés pour suivre la pensée de J. Deely. L'auteure insiste sur l'attitude quasi archéologique de J. Deely pour situer le signe dans chaque période, faisant le lien avec le contexte historique et culturel. L'importance du signe dans le processus langagier et dans le processus philosophique constitue l'hypothèse faite pour chaque époque. L'hypothèse de J. Deely : au début (de tout) est le signe, pourrait-on résumer. L'auteure rapproche cette posture de celle de Charles S. Peirce et reprend l'affirmation d'Umberto Eco (dans un entretien de 2010) : « La sémiotique est aujourd'hui la seule forme de philosophie. » Le signe est mis en relation avec le langage, le distinguant ainsi de la « simple » communication. Il s'agit d'une approche fondamentalement humaine, expliquant l'entrelacement, impossible à détricoter, entre signe, langage et philosophie. Cela conduit à associer le signe aux notions d'objet, de chose et d'objectivité, sans perdre la relation au sensible.

3 « La période grecque » (p. 27-39) est considérée comme la période d'élaboration initiale de la notion de signe. La notion de signe s'entend comme « symptôme » en médecine par exemple, se limitant à exprimer une relation de corrélation avec quelque chose de « réel ». Les termes et concepts doivent être « définis » avant tout usage et ne donnent pas beaucoup de place à l'interprétation. Cette approche ontologique permet le raisonnement logique, avec une interprétation connue et partagée. Un développement de la manière de concevoir le monde et les causalités est réalisé en se calquant sur les écrits de J. Deely, et en reprenant souvent les expressions et les exemples choisis dans ses écrits. Cette partie fournit la lecture que l'auteur fait des pensées philosophiques à l'époque d'Aristote, Platon, Héraclite... mais le lecteur se perd à chercher le fil conducteur du signe dans ces analyses et récits. Seules les parties 1.6 et 1.7 reviennent au signe de manière plus pédagogique. Les sceptiques contestent l'existence même de la notion de signe, qui par lui-même ne peut rien représenter. Les épicuriens interrogent la fiabilité du signe « sensible » qui devient « vrai », car « sensible » mais interrogeable dans son interprétation car contextualisé au sujet sensible : il faut discuter le signe pour en partager le sens. Cela s'oppose à la description ontologique stricte du monde. Il faut donc distinguer les « signes premiers » qui restent à interpréter et les signes qui deviennent secondaires quand ils ont été interprétés et se transforment en signes porteurs de sens (décrivant autre chose que ce qu'ils sont), les mots du langage typiquement.

4 « La première période latine. Le développement de la notion de signe » (p. 60-76). Cette partie insiste sur la pensée scolastique. « Une pensée admirable fut celle qui réussit à interpréter logiquement les écrits d'Aristote, de Porphyre et de Boèce » (C. S. Peirce). J. Deely associe le passage de la pensée grecque à la pensée latine au passage du « volumen » que l'on déroule, au « codex » que l'on feuillette. Le volumen est associé à l'oral (on lit à haute voix le texte) tandis que le codex est associé à la page lue solitairement et susceptible d'être annotée singulièrement. Saint Augustin tient une place de choix dans cette partie [7 pages]. Boèce puis surtout Pierre Abélard sont convoqués comme proto-sémioticiens de l'époque. Les relations : *relatio secundum dici* (ce que l'on nomme) proches des catégories d'Aristote ; *relatio secundum esse* (l'être qui est ainsi représenté) proche de la relation ontologique. L'importance centrale donnée à la relation creuse le sillon de la notion de signe qui est avant tout un support de relations. Une place de choix est également accordée à P. Abélard, considéré comme « sémioticien avant la lettre ». P. Abélard aurait compris que « le problème des universaux devait être considéré en relation avec celui de la nature du signe, de son entité propre ». Les signes de la nature sont transitoires, les signes élaborés expriment une essence qui dépasse la temporalité naturelle. On peut parler de quelque chose qui ne peut plus se « signaler », mais continue d'être désigné par une des relations que permet un signe.

5 « La deuxième période latine. La floraison de la scolastique » (p. 77-112). La scolastique, on l'a vu, est l'art d'interpréter logiquement les écrits des penseurs reconnus. C'est ainsi que Thomas d'Aquin, de manière incidente, sans travailler particulièrement sur les signes en tant que tels, a fait un commentaire des Sentences de Pierre Lombard. C'est une lecture attentive des écrits de T. d'Aquin qui permet d'y discerner une pensée sémiotique : « Les objets sensibles paraissent [...] n'être que des choses, mais comme nous expérimentons [...] leur connexion avec d'autres objets, à la fois dans [...] la nature et [...] la culture, ces objets deviennent [...] signifiants. [...] les idées, par lesquelles nous pensons ces objets, ces pensées selon lesquelles nous disons comment les choses nous apparaissent et sont distinctes de nous, celles-ci sont, dès le début, des signes » (p. 80). On devine ici que pensée et signe sont considérés comme indissociables, ce qui argumenterait sur l'identité de la sémiotique et de la philosophie. Roger Bacon confirme cette orientation. Jean Duns Scot érige le signe en système de connaissance. Guillaume d'Ockam est le premier à dégager le signe de tout rapport à la sensibilité. Les relations introduites par la pensée ne sont pas réelles mais imaginées. Le signe n'a donc pas de prétention à représenter le réel, mais est le produit d'une pensée abstraite. Le nominalisme atteint ici son apex. Un vide apparent de trois siècles sépare G. d'Ockam de René Descartes. Les philosophes de Byzance fuient avec leurs manuscrits grecs pour l'Italie. Les travaux des philosophes grecs sont étudiés dans leur langue d'origine. C'est une grande activité d'étude et une riche animation philosophique en Espagne, Catalogne et Portugal. Les modernes négligent cette période. Une des explications serait que le caractère nominaliste de la pensée moderne s'inscrivait dans la droite ligne de celle de G. d'Ockam, avec un biais cognitif consistant à ne pas voir ce qui n'en relevait pas. J. Deely s'attache au contraire à étudier cette période de l'histoire où le signe continue à se construire. Les notions de signe formel et instrumental sont proposées par Domingo de Soto. Pedro da Fonseca argumente sur la notion de représentation avec des signes formels : « Signifier n'est rien d'autre que représenter quelque chose à une puissance cognitive » (P. da Fonseca). Cette partie consacre une étude approfondie aux travaux de Jean Poinsot. Il initie le caractère ontologique de la relation et le signe comme relation triadique, annonçant clairement la postmodernité. Ces travaux ont été négligés dans la période au profit de l'approche logique.

6 « La période moderne. L'oubli de la notion de signe » (p. 113-136). À la conception médiévale du monde, largement orienté par les sens, succède une vision mécanique de l'univers où les parties séparées fonctionnent selon des lois physiques sans dessein ni volonté, sinon celle d'un architecte et opérateur universel, Dieu. C'est R. Descartes qui incarne ce rationalisme moderne. Cette pensée

va se développer de manière continue jusqu'à la fin du xix^e siècle. Il y a inversion des sensibles. Les scolastes distinguaient les sensibles propres, révélés par les sens, et les sensibles communs, les ressentis agrégés, comme la taille, le mouvement... Les sensibles propres permettaient de construire les sensibles communs. Pour les modernes, les sensibles propres sont mobilisés pour constituer les sensibles communs nécessaires à la compréhension du monde. On pourrait dire que ça correspondrait à la conception de l'ingénieur qui imagine un capteur pour mesurer un phénomène déjà conceptualisé. John Locke y tient une place significative. Ne connaissant pas la pensée scolastique, il a pourtant l'intuition de l'importance des signes et de leur étude, qu'il nomme sémiotique. Avec J. Locke, c'est une étude des structures de la cognition qui est lancée. David Hume apporte une réponse surprenante à la question de l'élaboration des relations. Il renvoie à l'habitus, qui fait que des objets sont souvent associés et que la relation se construit par habitude. Ces approches ne débouchent pas sur des résultats cohérents quant à la nature des relations entre objets : réelles ou imaginaires. Cet empirisme semble s'opposer au rationalisme sans en contester l'ordre des sensibles. Ce serait Emmanuel Kant qui aurait alors fait la synthèse de la pensée moderne. Il affirme que le monde extérieur est réel, mais qu'il n'est accessible que par nos capacités propres d'observation. J. Deely pointe qu'E. Kant rejoint, sans le réaliser, la position défendue par J. Poinot sur la notion de relation transcendantale – *secundum dici* – comme n'étant rien d'autre qu'une entité subjective exprimée en langage. Si E. Kant affirme que la cognition se résume en des représentations fermées par la pensée, J. Deely renvoie aux scolastiques qui distinguaient clairement représentation et signification.

7 « La lente fin de la pensée moderne » (p. 137-166). Cette partie, quasi contemporaine, met en scène C. S. Peirce au milieu du tableau, avec les tenants de la phénoménologie. C. S. Peirce est présenté comme prolongeant le sillon de J. Poinot, tandis que ses successeurs auraient déformé ses idées. Ferdinand de Saussure est abordé. Jacques Derrida a contesté la notion de concept signifié avec l'idée de *differance*, mais J. Deely plaide pour une prise en compte de la sensation (spontanée ?) dans la perception (contrôlée ?). La *differance* n'aurait alors plus de sens. Une section est consacrée à U. Eco avec un titre provocateur : « Théorie des codes et fonction-signe : une abolition du signe ? » (p. 159-161). J. Deely critique l'approche défendue par U. Eco, particulièrement son oubli de l'ordre logique de la perception sensorielle.

8 Finalement, J. Deely maintient que « si l'on ne revient pas à la véritable notion fondamentale du signe – telle qu'elle se trouve dans les œuvres de J. Poinot et C. S. Peirce et que lui-même développe –, ce manque de clarification risque de transformer le déploiement de la recherche sémiotique en désordre et confusion. » « Conclusion : Une redéfinition du postmodernisme liée à la doctrine du signe » (p. 167-174). J'attendais de la conclusion que l'auteure se dévoile en donnant son point de vue sur l'avenir de la sémiotique. Mais il semble qu'elle ait préféré rester « dans la peau de J. Deely » jusqu'au bout en donnant, un peu, le point de vue de quelques voix dissonantes.

Référence papier

Alain Mille, « Martine Bocquet, Sur les traces du signe avec John Deely, une histoire de la sémiotique », *Questions de communication*, 39 | 2021, 489-491.